La virologue Shi Zhengli au National Biosafety Laboratory, le laboratoire de niveau P4 ,de Wuhan, en février 2017. JOHANNES EISELE / AFP

Les recherches sur les coronavirus sont pourtant nombreuses dans les laboratoires de l'Institut. Shi Zhengli mène ainsi avec ses équipes des expériences *« gain de fonction »*, c'est-à-dire consistant à remodeler les virus pour les rendre contagieux et ensuite identifier des faiblesses qui permettraient de tester des traitements. Par ailleurs, quand Shi Zhengli publie, le 20 janvier, le génome du nouveau virus, elle démontre qu'il est le plus proche, à 96 %, d'un coronavirus de chauve-souris, le RaTG13, jusqu'alors inconnu. Et pour cause : l'institut l'a enregistré au même moment, ce qui interroge sur ce que recèle son congélateur.

« RÉUNIONS HOULEUSES »

En février, dans le *Global Times*, Yang Zhanqiu, le directeur adjoint du département de biologie des agents pathogènes de l'université de Wuhan, a ouvert une autre piste. Les chercheurs chinois en général – c'est-à-dire en dehors des rares scientifiques formés aux procédures P4 – sont connus pour être peu regardants sur le traitement des litières et des cadavres d'animaux. Normalement, ceux-ci exigent des processus très stricts d'emballage, de transport et d'incinération.

Or, a reconnu Yang Zhanqiu, *« certains chercheurs déversent du matériel de laboratoire dans l'égout après des expériences, sans mécanisme d'élimination biologique spécifique »*. Ces déchets, a-t-il poursuivi *« peuvent contenir des virus, des bactéries ou des microbes d'origine humaine ayant un impact potentiellement mortel sur les êtres humains, les animaux ou les plantes »*. Les nouvelles règles que le gouvernement chinois vient d'édicter pour renforcer la biosécurité des laboratoires sont-elles l'indice qu'une fuite de cette nature a pu être découverte au sein de l'un de ceux de Wuhan ?

Ce risque de pollution biologique a toujours inquiété les observateurs de la recherche chinoise. Notamment parce qu'il s'est accru avec la course aux découvertes à laquelle se livrent les laboratoires de ce pays, dans tous les domaines. *« En Chine, la recherche est avant tout un instrument au service de la puissance nationale. Elle est menée de manière excessivement peu transparente et avec peu ou pas de respect de l'éthique scientifique et médicale. Cela rend possibles toutes les dérives »*, estime le neurobiologiste français Alexis Génin, qui s'est intéressé à la Chine en tant que conseiller scientifique de Dafoh, une association contre le trafic d'organes dans le monde. Ce contexte très productiviste implique un roulement très élevé des jeunes chercheurs, et donc des risques accrus de mauvaises manipulations et d'infection. Quant à savoir si un virus « retravaillé » a pu s'échapper par erreur d'un des sites de recherche de Wuhan, seules une mission d'inspection et la revue des cahiers de virologie des laboratoires pourraient l'éclaircir, ajoute le professeur Génin.

Les épidémies jouent souvent le rôle de révélateur. On cherchait l'origine possible de celle-ci et voilà que l'on découvre d'autres univers, vastes et obscurs comme des gouffres. Les doutes sur le laboratoire P4 ont ainsi révélé les difficultés de la coopération avec la Chine. Jusque-là, en France, seules quelques entreprises déçues, un petit groupe de diplomates du Quai d'Orsay et quelques hauts cadres du ministère de la défense s'insurgeaient contre le comportement à la fois ultranationaliste et fondamentalement opaque de ce pays. A la lumière de l'épidémie, on découvre soudain les coulisses de l'accord de coopération franco-chinois autour de la construction du laboratoire P4 que dirigent Yang Zhiming et Shi Zhengli. Et il paraît de plus en plus clair que, malgré la dernière visite, en mars 2019, d'une délégation de diplomates du consulat de France à Wuhan, dont la photo figure sur le site Internet de l'Institut de virologie, la France a en réalité été très vite écartée du fonctionnement de ce « labo ».

En 2004, ce P4 avait été voulu conjointement par le président français, Jacques Chirac, et son homologue chinois, Hu Jintao, afin, d'après Chirac, de *« donner corps et amplifier cette alliance de nos chercheurs et cette confiance nées au cœur de la terrible épidémie de SRAS »*. A l'époque, bon nombre de diplomates français n'avaient pas caché leurs réticences. *« Le Quai d'Orsay avait la conviction que les Chinois cherchaient à développer, comme d'autres pays, un programme de recherche sur les armes biologiques,* se souvient Gérard Araud, directeur des affaires stratégiques au ministère des affaires étrangères entre 2000 et 2003. *Il était très difficile de s'assurer que le P4 n'y contribuerait pas d'une façon ou d'une autre. »*

Craignant l'isolement, après l'opposition de la France à une intervention occidentale en Irak, en 2003, le ministre des affaires étrangères, Dominique de Villepin, cherchait cependant un rapprochement à la fois avec Moscou et avec Pékin. Et puis, fait valoir aujourd'hui Hervé Raoul, le directeur du P4 lyonnais, *« la virologie draine toujours derrière elle la peur des guerres bactériologiques. Mais la collaboration scientifique est justement un bon moyen d'écarter l'utilisation d'un laboratoire ou d'une recherche à d'autres fins »*. Bref, dans l'enthousiasme d'une coopération sino-française, les préventions avaient été balayées.

« IL N'Y A PAS DE CHERCHEURS FRANÇAIS DANS LE P4 DE WUHAN, ET JE N'AI AUCUNE IDÉE DE LA FAÇON DONT IL FONCTIONNE »

HERVÉ RAOUL
directeur du laboratoire Jean-Mérieux, à Lyon

La France a-t-elle été trop optimiste sur sa capacité à jouer à parts égales avec la Chine ? Le 23 février 2017, il fait beau et frais lorsque le premier ministre, Bernard Cazeneuve, préside, aux côtés du secrétaire du Parti communiste à Wuhan et du maire de la ville, la cérémonie d'accréditation officielle du fameux laboratoire. Il n'est plus question de soupçonner les Chinois. Mieux, la France paraît multiplier les projets avec eux. En cette belle journée d'hiver, Bernard Cazeneuve est d'ailleurs d'abord venu à Wuhan pour célébrer, se souvient-il, *« un autre programme de coopération, cette fois sur la ville durable, sur lequel avait beaucoup travaillé Martine Aubry »*. D'après lui, le directeur de l'Inserm de l'époque, Yves Lévy, mari d'Agnès Buzyn, la future ministre de la santé, *« a beaucoup insisté »* pour qu'il fasse d'une pierre deux coups et vienne aussi inaugurer pour la France le P4. C'est que la coopération franco-chinoise concernant la recherche sur les maladies infectieuses est prometteuse. Le gouvernement français a promis d'allouer 1 million d'euros par an à ce laboratoire. Les deux pays échangeront, promet la Chine, moyens, informations et résultats.

L'UNILATÉRALISME DE PÉKIN

Ce n'est qu'à la fin de 2017 que Jean-Yves Le Drian, qui a quitté le ministère de la défense occupé sous François Hollande pour devenir ministre des affaires étrangères du nouveau président Emmanuel Macron, charge l'ambassade de France à Pékin de rédiger une note faisant le point sur la réalité de cette coopération scientifique. En vérité, elle semble inexistante. *« Il y avait des réunions houleuses à Paris, avec l'Inserm et le ministère de la recherche,* se souvient une source alors impliquée. *Rien n'avançait. »*

En effet, si Shi Zhengli a bien été reçue dans le P4 de Lyon, comme d'autres chercheurs de son pays, la réciproque est loin d'être vraie. L'industriel Alain Mérieux, qui s'était impliqué *« personnellement »,* dit-il, dans la construction du bâtiment, s'est retiré *« dès la remise du laboratoire aux autorités chinoises »*. Après l'accréditation de ces installations, une phase de dix-huit mois de montée en puissance a été prévue, avec un fonctionnement « à blanc », sans virus. Pendant cette phase, un « M. Qualité » a été mandaté par le Quai d'Orsay, René Courcol, médecin infectiologue, afin de s'assurer de la bonne mise en place des procédures nécessaires. A quelles installations a-t-il vraiment eu accès ? Quelles sont aujourd'hui ses recommandations et ses éventuelles inquiétudes ? Ce dernier a refusé de répondre aux questions du *Monde*.

En vérité, la France ignore totalement ce qui se passe derrière les murs de ce laboratoire qu'elle a pourtant contribué à construire. Le directeur du P4 de Lyon, Hervé Raoul, qui a accompagné une bonne partie de la coopération franco-chinoise à Wuhan, souligne pour sa part : *« Le laboratoire avait l'air plutôt bien conçu, mais, pour en être certain, il aurait fallu le voir en mode opérationnel. Je l'ai visité plusieurs fois, mais je ne l'ai pas vu en fonctionnement. »* Et M. Raoul de reconnaître : *« Il n'y a pas de chercheurs français dans le P4 de Wuhan, et je n'ai aucune idée de la façon dont il fonctionne. »* En somme, la relation bilatérale célébrée par Jacques Chirac en 2004 est devenue unilatérale… *« C'est très typique de ce que deviennent tous les projets franco-chinois,* assure un conseiller des entreprises françaises désireuses de se lancer en Chine. *Il y a toujours un immense écart entre les échanges attendus et le résultat à l'arrivée. »*

C'est cette opacité qui préoccupe aujourd'hui. Pas seulement parce qu'un incident aurait pu se produire dans ce labo franco-chinois. A vrai dire, aucune preuve factuelle ne permet de corroborer cette hypothèse. *« Il est même bien plus improbable*, assure une source française qui a suivi le dossier, *qu'un incident soit lié au P4 qu'aux autres laboratoires »*, c'est-à-dire ceux de l'Institut de virologie de Wuhan ou du Centre de contrôle et de prévention des maladies, où opérait le chasseur de chauve-souris célébré dans le reportage télévisé. Si cette opacité inquiète, c'est aussi parce que cette coopération aurait dû permettre d'éviter la catastrophe sanitaire et économique qui touche actuellement une large partie de l'humanité.

En 2016, l'ambassadeur de France à Pékin, Maurice Gourdault-Montagne, avait décoré, à Wuhan, Yuan Zhiming et Shi Zhengli de l'Ordre national du mérite et de la Légion d'honneur pour leur ardeur à promouvoir la coopération dans le domaine de la prévention et de l'émergence des maladies infectieuses. Quand le virus a frappé, ni les recherches de Shi Zhengli ni la situation de la France comme partenaire privilégié des scientifiques chinois ne semblent avoir aidé Paris à comprendre l'épidémie, ni à s'y préparer. ■

RAPHAËLLE BACQUÉ ET BRICE PEDROLETTI